

NICHOLAS SPARKS

# TOUS LES DEUX

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean-Noël Chatain*



DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Un choix*, 2009  
*La Dernière Chanson*, 2010  
*Le Porte-bonheur*, 2011  
*Un havre de paix*, 2012  
*Une seconde chance*, 2013  
*Chemins croisés*, 2014  
*Si tu me voyais comme je te vois*, 2015

Titre original : *Two by two*

© Willow Holdings, Inc., 2016.

Tous droits réservés.

Première publication en langue originale par  
Grand Central Publishing, 2016.

[www.nicholassparks.com](http://www.nicholassparks.com)

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit  
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes  
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Michel Lafon Publishing, 2017, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024

92521 – Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À vous, mes fidèles lecteurs,  
merci pour ces vingt dernières années.*



## Et de trois... avec le bébé

– *Waoub ! Génial !*

*Je me rappelle avoir crié ces mots dès que Vivian est sortie de la salle de bains pour me montrer son test de grossesse positif.*

*À vrai dire, je pensais plutôt... « Ah bon ? Déjà ? »*

*J'étais sous le choc et un tantinet terrorisé. Ça faisait un peu plus d'un an qu'on était mariés et elle m'avait d'ores et déjà annoncé qu'elle souhaiterait rester les premières années à la maison quand on déciderait d'avoir un bébé. Lorsqu'elle le disait, j'approuvais toujours – je voulais la même chose ; mais à ce moment-là, j'ai également compris que notre vie de couple avec deux revenus allait bientôt s'achever. Par ailleurs, je n'étais pas certain d'être prêt à devenir père, mais que pouvais-je faire ? Ce n'était pas comme si elle m'avait piégé, ou dissimulé son envie d'enfant, d'autant qu'elle m'avait prévenu qu'elle avait arrêté la pilule. Moi aussi je voulais des enfants, bien sûr, mais ça faisait à peine trois semaines qu'elle ne la prenait plus. Je me souviens d'avoir pensé que ça me laissait sans doute quelques mois avant que son corps reprenne son état normal de mère en puissance. Pour ce que j'en savais, ce serait peut-être difficile pour elle de tomber enceinte, peut-être même que cela prendrait un an ou deux.*

*Mais pas pour ma Vivian. Son corps s'était aussitôt réajusté. Ma Vivian était fertile.*

*Je l'ai prise dans mes bras tout en la détaillant du regard pour voir si elle avait déjà un teint éclatant. Mais c'était trop tôt, pas vrai ? D'ailleurs, ça signifie quoi au juste, cette histoire de « teint éclatant » ? N'est-ce pas une autre façon de dire de quelqu'un qu'il a chaud et qu'il est en nage ? Comment notre vie allait-elle changer ? Et jusqu'à quel point ?*

*Les questions se bousculaient dans ma tête tandis que j'étreignais ma femme.  
Et moi, Russell Green, je n'avais aucune réponse.*

\*

\*\*

Quelques mois plus tard, le jour J est arrivé, même si je dois bien admettre qu'il reste en grande partie flou dans ma mémoire.

Avec le recul, j'aurais sans doute dû mettre tout ça par écrit tant que c'était encore frais dans mon esprit. On doit garder de ce jour-là un souvenir bien précis... et pas les vagues réminiscences qui sont les miennes. Si je m'en souviens, c'est surtout grâce à Vivian. Chaque détail semblait gravé dans sa mémoire, mais c'était elle qui allait accoucher, et la douleur n'a pas son pareil pour vous affûter l'esprit, parfois. C'est ce qu'on prétend, du moins.

Ce que je sais en revanche, c'est qu'en nous remémorant les événements de ce jour-là, nos opinions respectives diffèrent légèrement. Par exemple, je considérais mes actes tout à fait compréhensibles compte tenu des circonstances, alors que Vivian me jugeait soit égoïste, soit carrément abruti. Quand elle racontait l'histoire à des amis – et elle l'a fait maintes fois –, les gens éclataient de rire à tous les coups, ou bien ils secouaient la tête en la gratifiant d'un regard compatissant.

En toute impartialité, je ne pense pas m'être comporté en égoïste ou en parfait crétin ; après tout, il s'agissait de notre premier enfant et ni elle ni moi ne savions exactement à quoi nous attendre quand surviendraient les douleurs de l'accouchement. Est-ce que quiconque se sent vraiment prêt pour ce qui va arriver ? Les phases de travail, m'avait-on dit, sont imprévisibles ; au cours de sa grossesse, Vivian m'avait rappelé plus d'une fois qu'entre les premières contractions et la délivrance proprement dite il pouvait s'écouler plus d'une journée – surtout pour le premier enfant –, et un travail de douze heures ou davantage n'était pas inhabituel. Comme la plupart des futurs jeunes papas, je considérais mon épouse comme une experte en la matière et la croyais sur parole. Après tout, elle avait lu tous les ouvrages sur la question.

Je devrais aussi ajouter que je n'étais pas complètement à l'ouest ce fameux matin. J'avais pris mes responsabilités au sérieux. Son sac

de voyage et celui du bébé étaient faits, de même que j'avais vérifié et revérifié le contenu des deux. L'appareil photo et la caméra vidéo étaient chargés et prêts à l'emploi, et la chambre du bébé pleine de tout ce dont un enfant aurait besoin au moins pour un mois. Je connaissais le chemin le plus court pour rejoindre l'hôpital et j'avais prévu des trajets de remplacement, au cas où un accident serait survenu sur l'autoroute. Je savais aussi que le bébé n'allait pas tarder à venir ; dans les jours qui précédèrent la naissance, on avait eu plein de fausses alertes, mais même moi j'étais conscient que le compte à rebours avait officiellement démarré.

Autrement dit, je n'ai pas été complètement surpris quand ma femme m'a réveillé en me secouant à 4 h 30 du matin, le 16 octobre 2009, pour m'annoncer que les contractions s'espaçaient de cinq minutes et qu'il était temps de filer à l'hôpital. Je ne doutais pas de sa bonne foi ; elle savait faire la différence entre Braxton Hicks<sup>1</sup> et les vraies contractions... Et même si je m'étais préparé à l'événement, je n'ai pas tout de suite songé à enfiler mes vêtements et à charger la voiture ; en fait, mes premières pensées n'ont pas été pour ma femme et notre enfant sur le point de naître. Voilà plutôt ce qui m'a traversé l'esprit : *Aujourd'hui, c'est le grand jour et les gens vont prendre plein de photos. D'autres vont regarder ces photos pendant des lustres et, comme c'est pour la postérité, je ferais mieux de sauter dans la douche avant de partir, vu que j'ai les cheveux en pétard comme si j'avais passé la nuit dans une soufflerie.*

Non pas que je sois narcissique à ce point ; je pensais juste avoir tout mon temps, si bien que j'ai dit à Vivian que je serais prêt à partir en quelques minutes. En règle générale, je me douche rapidement – pas plus de dix minutes les jours normaux, rasage compris ; mais je n'avais pas sitôt appliqué la mousse à raser que j'ai cru entendre ma femme crier dans le salon. J'ai écouté à nouveau : plus rien. Mais je me suis quand même dépêché. Alors que je me rinçais, je l'ai entendue hurler. Aussi bizarre que ça puisse paraître, elle ne m'appelait pas mais braillait sur moi. J'ai enroulé une serviette autour de ma taille et je suis sorti, dégoulinant, dans le couloir sombre. Et Dieu sait que j'étais resté moins de six minutes sous la douche !

---

1. Par opposition aux véritables contractions utérines, les fausses contractions dites « de Braxton Hicks » doivent leur nom au médecin les ayant définies en 1872. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Vivian a recommencé, mais j'ai mis une seconde à comprendre qu'elle se tenait à quatre pattes et braillait dans son portable que j'étais « DANS CETTE FOUTUE DOUCHE ! » et : « QU'EST-CE QUE CE CRÉTIN PEUT BIEN AVOIR DANS LA TRONCHE ?!?! » Crétin, soit dit en passant, fut le terme le plus aimable qu'elle utilisa pour me décrire dans cette même conversation ; en vérité, son langage se révéla un soupçon plus fleuri. J'ignorais aussi que les contractions n'étaient plus espacées de cinq minutes, mais de deux à présent, et que Vivian ressentait des douleurs dans les reins. C'était d'une violence inouïe et elle poussa un hurlement si puissant qu'il devint une sorte d'entité vivante, au point qu'il résonne peut-être encore dans notre quartier de Charlotte, Caroline du Nord, un lieu au demeurant très paisible.

Inutile de préciser que je suis aussitôt passé en mode turbo : j'ai enfilé mes vêtements sans me sécher complètement et chargé la voiture. J'ai aidé Vivian à marcher jusqu'au véhicule, sans faire de commentaire sur le fait qu'elle enfonçait ses ongles dans mon avant-bras. En un éclair, j'étais au volant et, une fois sur la route, j'ai appelé l'obstétricien, qui a promis de nous accueillir à l'hôpital.

Les contractions s'espaçaient encore de quelques minutes quand on est arrivés, mais comme Vivian continuait à s'angoisser, on l'emmena directement en salle de travail et d'accouchement. Tout en lui tenant la main, j'essayais de l'aider à contrôler sa respiration – elle m'a alors gratifié d'un chapelet de noms d'oiseau, en ajoutant : « Tu sais où tu peux te la coller, cette foutue respiration ! » – jusqu'à l'arrivée de l'anesthésiste pour la péridurale. Au début de sa grossesse, elle avait hésité avant de décider d'avoir recours à cette technique, mais à présent cela se révélait une bénédiction. Sitôt que le médicament a agi, sa douleur a disparu et Vivian a souri pour la première fois depuis qu'elle m'avait tiré du lit. Son obstétricien – la soixantaine, cheveux poivre et sel impeccables et visage sympathique – entra dans la salle toutes les vingt ou trente minutes pour voir où en était la dilatation, et dans l'intervalle j'ai téléphoné à ses parents et aux miens ainsi qu'à ma sœur.

Le moment était venu. On a appelé les infirmières et elles ont préparé le plateau technique avec calme et professionnalisme. Puis, tout à coup, le médecin a demandé à ma femme de pousser.



Vivian s'est exécutée le temps de trois contractions ; à la dernière, le praticien a soudain remué les mains et les poignets comme un magicien qui sort un lapin de son chapeau. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir que j'étais désormais papa.

En un clin d'œil.

Le médecin a examiné notre fille et, bien qu'elle soit légèrement anémiée, elle avait dix doigts, dix orteils, un cœur en bonne santé et des poumons qui fonctionnaient à l'évidence à merveille. J'ai interrogé l'obstétricien au sujet de l'anémie – il m'a répondu qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter ; et, après qu'il a injecté une substance visqueuse dans les yeux de notre bébé, les infirmières l'ont nettoyé et emmailloté, avant de le poser dans les bras de mon épouse.

Comme je l'avais prédit, on a pris des photos toute la journée mais plus tard, bizarrement, quand les gens les ont vues, personne n'a paru choqué par mon allure hirsute.

\*

\*\*

On dit qu'à la naissance les bébés ressemblent soit à Winston Churchill, soit au Mahatma Gandhi ; mais comme ma fille avait le teint un peu grisâtre en raison de son anémie, j'ai tout de suite pensé qu'elle ressemblait à Yoda, sans les oreilles, bien sûr. Une Yoda ravissante, cela dit, une Yoda époustouflante, une Yoda si prodigieuse que lorsqu'elle a agrippé mon doigt, mon cœur a failli exploser. Mes parents sont arrivés quelques minutes plus tard et, en les retrouvant dans le couloir, j'étais si nerveux et enthousiaste que j'ai lâché les premières paroles qui me sont venues à l'esprit : « On a un bébé tout gris ! »

Ma mère m'a regardé comme si j'étais devenu fou, tandis que mon père a glissé un doigt dans son oreille comme s'il se demandait si un bouchon de cire l'empêchait d'entendre correctement. Ignorant tous les deux ma remarque, ils sont entrés dans la chambre et ont vu Vivian avec notre fille dans ses bras, une expression sereine sur le visage. Mon regard a suivi celui de mes parents et je me suis alors dit que London devait être la petite fille la plus mignonne de toutes depuis la nuit des temps. Même si, à mon avis, tous les nouveaux papas

pensent la même chose au sujet de leur progéniture, il ne peut malgré tout exister qu'une enfant qui soit réellement « la plus mignonne de toutes depuis la nuit des temps », et une partie de moi s'étonnait que d'autres personnes présentes dans l'hôpital ne viennent pas dans notre chambre s'émerveiller de la beauté de ma fille.

Ma mère s'est avancée vers le lit en tendant le cou pour regarder le bébé de plus près.

– Vous avez décidé d'un prénom ? a-t-elle demandé.

– London, a répondu ma femme, toute son attention portée sur notre enfant. On a décidé de l'appeler London.

\*

\*\*

Mes parents ont fini par s'en aller, puis ils sont revenus dans l'après-midi. Entre-temps, ceux de Vivian sont eux aussi passés. Ils avaient pris l'avion à Alexandria, Virginie, où Vivian avait grandi ; et, même si elle était aux anges, j'ai aussitôt senti la tension monter dans la chambre. J'avais toujours cru qu'ils pensaient que leur fille avait trouvé ses marques en décidant de m'épouser, mais qui sait ? Ils ne donnaient pas non plus l'impression d'apprécier mes parents, et le sentiment était réciproque. Si tous les quatre se montraient toujours cordiaux, chaque couple préférait manifestement éviter la compagnie de l'autre.

Ma sœur aînée, Marge, est aussi venue avec Liz, en apportant des cadeaux. Marge et Liz étaient ensemble depuis plus longtemps que Vivian et moi – plus de cinq ans, à l'époque ; et, outre le fait que je considérais Liz comme une compagne formidable pour ma sœur, je savais que Marge était la sœur aînée la plus géniale dont on puisse rêver. Avec mes deux parents qui travaillaient – papa était plombier et maman réceptionniste dans un cabinet dentaire jusqu'à ce qu'elle prenne sa retraite quelques années auparavant –, Marge avait parfois tenu non seulement le rôle de mère de substitution mais aussi celui de confidente en m'aidant à traverser les affres de l'adolescence. Marge et Liz n'appréciaient pas non plus les parents de Vivian, un sentiment qu'elles partageaient depuis mon mariage, quand les parents de Vivian refusèrent de les laisser s'asseoir ensemble à la table principale.

Cela dit, Marge s'était rendue à la réception et Liz non – et ma sœur avait opté pour le port d'un smoking, et non d'une robe ; mais c'était le genre d'affront que ni l'une ni l'autre n'avaient pu pardonner, puisque d'autres couples – hétérosexuels, eux – s'étaient vu accorder le privilège de la table des mariés. Franchement, je n'en veux pas à Marge ou à Liz, d'autant que l'attitude de mes beaux-parents m'avait également dérangé. Ma sœur et Liz s'entendent mieux que la plupart des couples mariés de ma connaissance.

Alors que les visiteurs entraient et sortaient, je suis resté dans la chambre avec ma femme pendant le restant de la journée, en m'asseyant tour à tour dans le rocking-chair près de la fenêtre ou sur le lit à ses côtés, sans cesser de nous murmurer, émerveillés, que nous avions une fille. Je contemplais mon épouse et mon bébé, en sachant avec certitude que j'appartenais à ces deux femmes et que nous resterions tous les trois unis à jamais.

Ce sentiment me donnait le vertige, comme tout le reste ce jour-là ; et, malgré moi, j'imaginai déjà quel genre d'ado London deviendrait, ce dont elle rêverait, ou ce qu'elle ferait de sa vie. Chaque fois que la petite pleurerait, Vivian la porterait d'instinct à son sein, et je serais le témoin d'un autre miracle.

*Comment London peut-elle savoir faire ça ? me demandais-je. Comment est-ce possible ?*

\*

\*\*

Je garde certes un autre souvenir de cette journée, mais il n'appartient qu'à moi.

Ça s'est produit lors de cette première nuit à l'hôpital, longtemps après le départ de nos derniers visiteurs. Vivian dormait et moi je somnolais dans le rocking-chair, quand j'ai entendu ma fille s'agiter un peu. Jusque-là, je n'avais jamais vraiment tenu un nouveau-né dans les bras et, en la prenant, je l'ai serrée tout contre moi. Je pensais que j'allais devoir réveiller Vivian mais, à ma grande surprise, London s'est calmée. J'ai regagné tout doucement le fauteuil et, durant les vingt minutes qui ont suivi, je n'ai pu que m'émerveiller des sentiments que ma fille provoquait en moi. Je l'adorais : ça, je le savais déjà ; mais,

à présent, la seule pensée de vivre sans elle me paraissait inconcevable. Je me souviens lui avoir murmuré qu'en ma qualité de père je serais toujours là pour elle, et, comme si elle comprenait ce que je disais, elle a fait sa crotte dans sa couche et s'est mise à se tortiller. Finalement, je l'ai rendue à Vivian.

## Au début

– *Je lui ai annoncé aujourd'hui, a déclaré Vivian.*

*On était dans la chambre, elle avait enfilé son pyjama et s'était glissée dans le lit. Bref, on se retrouvait enfin seuls. C'était la mi-décembre et London dormait depuis moins d'une heure ; à huit semaines, elle ne s'assoupissait que trois à quatre heures d'affilée. Vivian ne se plaignait pas, mais elle n'en était pas moins fatiguée. Belle, mais fatiguée.*

– *Annoncé quoi à qui ? ai-je demandé.*

– *À Rob, a-t-elle répondu en parlant de son patron à l'agence de communication où elle travaillait. Je lui ai fait officiellement savoir qu'après mon congé maternité, je ne reviendrais pas.*

– *Oh... ai-je fait en éprouvant la même terreur que lorsque j'avais vu le résultat positif du test de grossesse.*

*Vivian gagnait quasi autant que moi et, sans son salaire, je n'étais pas certain qu'on puisse se permettre de conserver notre style de vie.*

– *Il a répondu que la porte serait toujours ouverte si je changeais d'avis, a-t-elle ajouté. Mais je lui ai dit que London ne serait pas élevée par des étrangers. Sinon, à quoi bon avoir un enfant pour commencer ?*

– *Tu prêches un convaincu, ai-je approuvé en faisant de mon mieux pour dissimuler mes sentiments. Je suis de ton côté. (Enfin, une partie de moi l'était.) Mais tu sais ce que ça veut dire : on ne pourra plus sortir autant au restaurant et on va devoir rogner sur les extras.*

– *Je sais.*

– *Et tu es d'accord pour ne plus faire autant de shopping ?*

– *À t'entendre, on dirait que je gaspille l'argent. Ça n'a jamais été le cas.*

*Les relevés de cartes de crédit semblaient parfois indiquer le contraire – tout comme son dressing, qui débordait de vêtements, de chaussures et de sacs ; mais je sentais bien l'agacement dans le ton de sa voix et n'avais pas du tout envie de me disputer. Alors, je me suis tourné vers elle puis l'ai attirée contre moi, avec une autre idée en tête. J'ai blotti mon nez au creux de son cou pour l'embrasser.*

*– Maintenant ? a-t-elle demandé.*

*– Ça fait longtemps...*

*– Et mon pauvre chéri a l'impression qu'il est à deux doigts d'exploser, c'est ça ?*

*– Franchement, je n'ai pas envie de courir ce risque.*

*Elle a éclaté de rire et, tandis que je commençais à déboutonner sa veste de pyjama, le babyphone s'est mis à grésiller. On s'est aussitôt tous les deux figés.*

*Rien.*

*Toujours rien.*

*Et juste au moment où je croyais la voie libre et que je me détendais – alors que j'avais retenu mon souffle sans même m'en rendre compte –, le babyphone est entré pleinement en action. Dans un soupir, j'ai roulé sur le dos, tandis que Vivian se levait. Quand London s'est enfin calmée, ce qui lui a pris une bonne demi-heure, Vivian n'était plus d'humeur pour des câlins avec moi.*

*Le lendemain matin, Vivian et moi avons eu plus de chance. À tel point, en fait, que je me suis volontiers proposé pour m'occuper de London à son réveil, afin que Vivian puisse se rendormir. Toutefois London devait être aussi fatiguée que sa mère ; j'ai eu le temps de finir ma deuxième tasse de café quand j'ai entendu des bruits, mais pas de pleurs, en provenance du babyphone.*

*Dans sa chambre, le mobile au-dessus de son lit tournoyait et London gigotait, débordante d'énergie, ses petites jambes pédalant dans le vide comme des pistons. Je n'ai pu m'empêcher de sourire et elle m'a soudain souri aussi.*

*Ce n'était pas une grimace due à une gêne gastrique, ni un tic de pur instinct. Je connaissais ces mimiques ; cette fois, je n'en croyais pas mes yeux. Il s'agissait d'un vrai sourire, aussi vrai qu'un lever de soleil, et lorsqu'elle émit un petit gloussement inopiné, mon début de journée déjà formidable se révéla mille fois plus fabuleux.*

\*

\*\*

Je ne suis pas un homme sage.

Je ne suis pas dépourvu d'intelligence non plus, remarquez. Mais la sagesse outrepassa l'intelligence, car elle englobe la compréhension, l'empathie, l'expérience, la paix intérieure, l'intuition... et, avec le recul, ces caractéristiques me font manifestement défaut.

J'ai aussi appris qu'en prenant de l'âge on ne devenait ni plus sage ni plus intelligent. Je sais, ce n'est pas une idée répandue : ne considérons-nous pas nos aînés comme sages, en partie à cause de leurs rides et de leurs cheveux poivre et sel ? Mais récemment j'en suis venu à croire que certaines personnes naissent avec la capacité d'acquérir la sagesse et d'autres non ; et chez certains autres, la sagesse semble évidente, même lorsqu'ils sont jeunes.

Prenons ma sœur Marge. Elle est pleine de discernement, alors qu'elle a seulement cinq ans de plus que moi. Franchement, elle a toujours possédé cette sagesse, d'aussi loin que je me souviens. Liz aussi. Plus jeune que Marge, ses remarques se révèlent toujours censées et pleines d'empathie. Après une conversation avec elle, je me surprends souvent à réfléchir à ce qu'elle m'a dit. Mon père et ma mère sont eux aussi pétris de bons sens, et j'y songe souvent ces temps-ci, car il est clair que si la sagesse est une valeur partagée par la famille, j'en suis absolument dépourvu.

Si j'en avais eu, après tout, j'aurais écouté Marge ce fameux été 2007, quand on quittait en voiture le cimetière où nos grands-parents étaient enterrés ; elle conduisait et m'avait demandé si j'étais tout à fait certain de vouloir épouser Vivian.

Si j'en avais eu, j'aurais écouté mon père quand il m'avait demandé si j'étais certain de vouloir me mettre à mon compte et de lancer ma propre agence de pub, à trente-cinq ans.

Si j'en avais eu, j'aurais écouté ma mère quand elle m'avait conseillé de passer le plus de temps possible avec London, car les enfants grandissent vite et qu'on ne peut jamais revenir en arrière.

Mais comme je le disais, je ne suis pas un homme sage, et voilà pourquoi ma vie est partie en vrille. Encore maintenant, je me demande si je m'en remettrai un jour.

\*

\*\*

Par où commencer pour tenter de trouver une certaine logique à une histoire qui en a aussi peu ? Par le début ? Mais où se situe le début, au juste ?

Allez savoir...

Alors commençons comme ça. Enfant, j'ai grandi en sachant que je me sentirais adulte lorsque j'aurais dix-huit ans, et j'avais raison. À dix-huit ans, je faisais déjà des projets. Ma famille avait vécu d'un salaire sur l'autre, et je n'avais aucune intention d'en faire autant. Je rêvais de monter ma propre affaire, d'être mon propre patron, même si je ne savais pas trop précisément dans quel domaine. Persuadé que la fac m'aiderait à trouver ma voie, je suis allé à l'université d'État de Caroline du Nord ; mais plus j'étudiais, plus j'avais l'impression de me sentir jeune. Et, mon diplôme en poche, impossible de m'ôter de l'esprit que j'étais quasiment le même gars qu'au lycée.

La fac ne m'avait pas non plus aidé à me décider sur l'affaire que j'allais monter. Je n'avais pas vraiment le sens des réalités, et encore moins le capital pour me lancer ; alors j'ai remis mon rêve à plus tard et j'ai décroché un job dans la pub pour le compte d'un certain Jesse Peters. Je portais des costumes au bureau, faisais des tonnes d'heures et malgré tout, la plupart du temps, je me sentais toujours plus jeune que mon âge véritable. Le week-end, je fréquentais les mêmes bars qu'à la fac et je me disais souvent que je pourrais me réinscrire en première année et m'intégrer dans n'importe quelle confrérie étudiante. Dans les huit ans qui suivraient, il y aurait davantage de changements. J'allais me marier, acheter une maison et conduire une voiture hybride ; mais, même à ce moment-là, je n'avais pas forcément le sentiment d'être la version adulte de moi-même. Après tout, Peters avait pour l'essentiel pris la place de mes parents : comme eux, il pouvait me dire comment agir – *sinon gare !* – au point que j'avais toujours l'impression de faire semblant. Parfois, quand j'étais assis à mon bureau, j'essayais de me convaincre : *OK, maintenant, c'est officiel. Je suis désormais un adulte.*

Cette prise de conscience m'est venue, bien sûr, quand London est née et quand Vivian a démissionné. Je n'avais pas encore trente ans, et la pression qui pesait sur moi pour subvenir aux besoins de ma famille au cours des années suivantes a exigé de moi des sacrifices que je n'avais même pas soupçonnés ; alors, si ça n'est pas être adulte, j'ignore ce que c'est. Après mon job à l'agence – les jours où



je rentrais chez moi à une heure correcte –, je franchissais la porte et j'entendais London s'écrier : « Papa ! » et regrettais chaque fois de ne pas passer suffisamment de temps avec elle. Elle accourait vers moi et je la prenais dans les bras, et elle passait les siens autour de mon cou ; alors je me rappelais que tous les sacrifices valaient la peine, ne serait-ce qu'en raison de notre merveilleuse petite fille.

Dans la frénésie de la vie de tous les jours, je n'avais aucun mal à me convaincre que tout ce qui était important – ma femme et ma fille, mon travail, ma famille – allait bien, même si je ne pouvais pas devenir mon propre patron. Dans les rares moments où je me projetais dans l'avenir, je me voyais mener une existence pas si différente de celle de ce temps-là, et ça m'allait bien aussi. En apparence, tout semblait se passer à merveille, mais j'aurais dû prendre cela comme un avertissement. Croyez-moi si je dis que j'ignorais vraiment que deux ou trois ans plus tard, je me réveillerais le matin en me sentant dans la peau de ces immigrants à Ellis Island – qui débarquaient en Amérique avec rien d'autre que leurs vêtements sur le dos, sans parler la langue – et que je me demanderais : *Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire maintenant ?*

À quel moment précis tout s'est-il mis à aller de travers ? Si vous demandez à Marge, la réponse coule de source : « La situation a commencé à se gâter le jour où tu as rencontré Vivian », m'a-t-elle dit plus d'une fois. Bien sûr, fidèle à elle-même, elle rectifiait dans la foulée : « Je retire ce que j'ai dit. Ça a commencé bien avant, quand t'étais encore en primaire et que t'as accroché ce poster dans ta chambre, celui avec la fille en bikini hyper-mince et les gros lolos. J'ai toujours aimé ce poster, soit dit en passant, mais il a déformé ta vision de la vie. » Puis, après une profonde réflexion, elle secouait la tête, en gambergeant. « Maintenant que j'y repense, t'as toujours été un peu barré, et venant de celle qu'on a toujours considérée comme la barrée de la famille, c'est tout dire ! Peut-être que ton vrai problème, c'est que t'as toujours été beaucoup trop sympa et ça t'a joué des tours. »

Et voilà. Dès qu'on commence à chercher ce qui a foiré – ou, plus précisément, à quel moment vous avez foiré –, ça revient un peu à éplucher un oignon. On trouve toujours une nouvelle couche, une autre erreur commise dans le passé, ou un souvenir douloureux qui remonte à la surface, et ça nous entraîne encore plus loin dans le temps, puis encore plus loin, en quête de la vérité ultime.

Pour ma part, j'ai atteint le point où j'ai cessé de chercher à comprendre le pourquoi du comment. Une seule chose compte à présent, savoir suffisamment tirer les leçons du passé pour éviter de commettre à nouveau les mêmes erreurs.

\*

\*\*

Pour saisir mon point de vue, il est important de me comprendre, moi. Et ce n'est pas facile, cela dit. Voilà plus de trente ans que je suis dans ma peau et, une fois sur deux, je ne me comprends pas moi-même. Alors laissez-moi commencer ainsi : en prenant de l'âge, j'en suis venu à croire qu'il existe deux genres d'homme au monde. Le genre qui se marie et le genre célibataire. Le gars qui se marie est du style à jauger toutes les filles avec lesquelles il sort, pour savoir si oui ou non elle pourrait être l'épouse idéale. C'est ce qui pousse les femmes trentenaires et quadras à souvent faire des remarques du style « Les meilleurs sont déjà casés ». En disant cela, elles pensent aux hommes qui sont prêts, disposés et capables de s'investir dans une relation de couple.

J'ai toujours été du genre à vouloir me marier. À mes yeux, former un couple me semble naturel. J'ignore pourquoi au juste, mais je me suis toujours senti plus à l'aise en présence des femmes que des hommes, même en amitié. Et passer du temps avec une seule femme qui se trouve être en plus folle amoureuse de moi équivaut au meilleur des mondes possibles.

Et ça peut l'être, je suppose. Mais c'est là où ça devient un peu délicat, parce que tous les gars aptes au mariage ne se ressemblent pas. Il existe des sous-groupes, des types qui peuvent aussi se considérer comme romantiques, par exemple. Sympa, non ? Le genre de gars que toutes les femmes réclament ? Probablement, et je dois admettre que j'appartiens à cette sous-catégorie. Dans de rares cas, cependant, ce sous-groupe bien précis aime faire plaisir à tout le monde et, quand on les rassemble, ces trois critères (romantique, préféré des femmes, et qui aime faire plaisir) m'incitent à penser qu'avec un tout petit effort de ma part – si seulement je m'étais appliqué davantage – ma femme m'adorerait toujours comme je l'ai adorée.

Mais qu'est-ce qui m'a rendu comme ça ? Était-ce simplement dans ma nature ? L'influence de la dynamique familiale ? Est-ce que j'ai juste regardé un peu trop de films romantiques à un âge influençable ? Ou bien tout ce que je viens de citer plus haut ?

Aucune idée... mais j'affirme sans hésiter que si j'ai visionné trop de films romantiques, c'est entièrement à cause de Marge. Elle raffolait des classiques comme *Elle et Lui* et *Casablanca*, mais *Ghost* et *Dirty Dancing* arrivaient aussi en bonne place à son box-office personnel, sans compter qu'on a dû regarder *Pretty Woman* au moins vingt fois : celui-là était son préféré, toutes catégories confondues. Ce que j'ignorais, bien sûr, c'est que Marge et moi aimions le visionner parce que Julia Roberts nous faisait tous les deux craquer à fond à l'époque, mais là n'est pas la question. Le film passera sans doute à la postérité, parce qu'il fonctionne. Il y a une véritable alchimie entre les personnages joués par Richard Gere et Julia Roberts. Ils se parlent. Contre toute attente, ils apprennent à se faire mutuellement confiance. Ils tombent amoureux. Et comment pourrait-on oublier la scène où Richard Gere attend Julia Roberts, car il a prévu de l'emmener à l'opéra, et où elle surgit dans une robe qui la métamorphose complètement. Le spectateur voit l'expression stupéfaite de Richard, qui ouvre ensuite un petit coffret en velours, lequel contient le collier en diamants que Julia portera aussi ce soir-là. Au moment où elle tend la main, Richard rabaisse le couvercle... Clac ! Et Julia, surprise, éclate de rire...

Tout est là, franchement, dans ces quelques scènes. Le romantisme, je veux dire : la confiance, les attentes, et la joie associée à l'opéra, les tenues de soirée, les bijoux... Bref, tout conduit à l'amour. Dans mon cerveau de préado, ça faisait tilt : une sorte de guide pratique pour impressionner une fille. Il me suffisait de garder en tête que les filles devaient d'abord être attirées par le gars, et les petits gestes romantiques mèneraient ensuite à l'amour. À la fin, un autre romantique voyait le jour dans le monde réel.

Lorsque j'étais en sixième, une nouvelle élève a rejoint ma classe. Melissa Anderson venait du Minnesota et, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, elle avait toutes les apparences de ses ancêtres suédois. Quand je l'ai vue le premier jour de son arrivée en cours, je suis sûr que j'ai dû rester bouche bée. Et je n'étais pas le seul. Tous les garçons

parlaient d'elle en chuchotant et, à mes yeux, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute : c'était de loin la plus jolie fille à avoir jamais mis les pieds dans la classe de Mme Hartman, à l'école Arthur E. Edmonds.

Mais je me différenciais des autres garçons car je savais exactement comment la séduire, alors qu'eux pas du tout. J'allais la courtiser et, même si je n'étais pas Richard Gere avec une flotte de jets privés et une multitude de colliers en diamant, j'avais un vélo et savais aussi faire des bracelets en macramé en y insérant des perles en bois. Mais nous y reviendrons plus tard. D'abord, à l'instar de Richard et Julia, on devait apprendre à s'apprécier l'un l'autre. J'ai donc trouvé des prétextes pour m'asseoir à sa table au déjeuner. Pendant qu'elle parlait, je l'écoutais et posais des questions ; et quelques semaines plus tard, quand elle m'a enfin dit qu'elle me trouvait sympa, j'ai su qu'il était temps pour moi de passer à l'étape suivante. Je lui ai écrit un poème sur sa vie dans le Minnesota et sur sa beauté, et je le lui ai offert dans le bus scolaire avec une fleur. J'ai pris place, en sachant tout à fait ce qui se passerait : elle comprendrait que j'étais différent, et une révélation encore plus forte l'inciterait à me prendre la main, et à me demander de la raccompagner chez elle à la descente du bus.

Sauf que ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Au lieu de lire le poème, elle a jacassé avec sa copine April pendant tout le trajet, et le lendemain elle s'est assise à côté de Tommy Harmon au déjeuner et ne m'a plus adressé la parole. Pas davantage le lendemain ou le surlendemain. Quand Marge m'a trouvé plus tard boudant dans ma chambre, elle m'a dit que j'en faisais trop avec cette fille et que je devais simplement être moi-même.

– Je suis moi-même.

– Alors il faudrait peut-être que tu modifies ton approche, a répliqué ma sœur, parce que tu passes pour un minable.

Le hic, c'est que je n'ai pas suffisamment réfléchi. Est-ce que Richard Gere réfléchissait à deux fois, lui ? Il en savait plus que ma sœur, c'est clair, et une fois de plus la sagesse et moi roulions en sens opposés. Parce que *Pretty Woman* était un film, et moi je vivais dans la réalité. Mais le mode de fonctionnement que j'avais mis en place avec Melissa Anderson a continué, avec des variantes, jusqu'à ce que ça se transforme en une habitude dont je ne me pouvais plus me défaire. Je suis devenu le roi de l'attention romantique : fleurs, petits mots, cartes

et j'en passe. Et, à la fac, je fus même « l'admirateur secret » d'une fille qui me faisait fantasmer. Je tenais les portes pour ces demoiselles et réglais les notes de restaurant, et j'écoutais leurs confidences, même quand elles me confiaient à quel point leur ex-petit copain leur manquait. La plupart des filles m'appréciaient sincèrement. Je tiens à le dire. À leurs yeux, j'étais un ami, le genre de gars qui se fait inviter par une bande de copines chaque fois qu'elles sortent entre elles... mais je réussissais rarement à séduire celle qui se trouvait dans ma ligne de mire. Vous n'imaginez pas le nombre de fois où j'ai entendu : « Tu es le gars le plus gentil que je connaisse et je suis sûre que tu rencontreras quelqu'un d'exceptionnel. J'ai deux ou trois copines à moi avec lesquelles je pourrais te brancher... »

Ce n'était pas facile d'être le garçon « parfait pour quelqu'un d'autre ». Ça m'a souvent brisé le cœur et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi les femmes me disaient rechercher certaines qualités comme le romantisme et la gentillesse, la curiosité et la faculté d'écoute, puis oubliant ces critères quand je les leur offrais sur un plateau d'argent.

Je n'ai pas été complètement malheureux en amour, tout de même. Au lycée en seconde, j'avais une petite amie nommée Angela. Et l'été qui a suivi l'obtention de mon diplôme à la fac, quand j'avais vingt-deux ans, j'ai rencontré une certaine Emily.

Elle vit encore dans la région et je l'ai croisée ici et là au fil du temps. Elle fut la première femme que j'ai aimée, et comme romantisme et nostalgie se mêlent souvent, il m'arrive encore de penser à elle. Emily était un peu bohème ; elle aimait les longues jupes à fleurs et les sandales, se maquillait peu et était étudiante aux beaux-arts, spécialisée dans la peinture. Elle était aussi très belle, avec des cheveux châtain et des yeux noisette pailletés d'or, mais son charme ne résidait pas dans sa seule apparence physique. Elle avait le rire facile, sympathisait avec tous les gens qu'elle rencontrait, et c'était une femme intelligente, dont j'admirais souvent la manière de penser. Mes parents l'adoraient, Marge aussi ; et quand on était ensemble, même le silence ne nous gênait pas. Notre relation était simple et détendue ; plus que des amants, on était des amis. On pouvait non seulement parler de tout, mais elle se régalait des petits mots que je lui glissais sous l'oreiller ou des fleurs que je faisais livrer à son travail sans la moindre raison. Emily m'aimait autant qu'elle aimait les petits gestes romantiques et,

après l'avoir fréquentée pendant deux ou trois ans, j'ai décidé de lui faire ma demande, allant jusqu'à verser des arrhes pour une bague de fiançailles.

Et puis j'ai tout fait foirer. Ne me demandez pas pourquoi. Je pourrais mettre ça sur le compte de l'alcool ingurgité ce soir-là – je prenais un verre avec des potes dans un bar ; mais, pour je ne sais quelle raison, j'ai engagé la conversation avec une certaine Carly. Jolie, plutôt douée pour flirter, elle venait de rompre avec son petit ami de longue date. Un verre en a entraîné un autre, le flirt est devenu plus poussé, et on a fini ensemble au lit. Au matin, Carly m'a clairement fait comprendre que ça resterait une aventure sans lendemain et, bien qu'elle ait ponctué son au revoir d'un baiser, elle n'a pas pris la peine de me laisser son numéro de téléphone.

Dans ce genre de situation, il existe deux règles masculines très simples, et voici la première : Ne jamais rien dire. Si votre petite amie a le moindre soupçon et vous pose directement la question, adoptez aussitôt la règle numéro deux : Nier, nier, nier.

Tous les mecs connaissent ces règles, mais le hic, c'est que je me sentais coupable. Horriblement coupable. Même un mois plus tard, je ne parvenais pas à oublier cet épisode malencontreux et me trouvais impardonnable. Garder le secret me paraissait inconcevable ; je ne pouvais envisager un avenir avec Emily en sachant qu'il était au moins en partie construit sur un mensonge. J'en ai parlé à Marge et, Marge, comme toujours, m'a aidé de sa manière sororale bien à elle.

– Ferme ta gueule, espèce de d'abruti ! T'as fait une connerie et tu devrais te sentir coupable. Mais si tu ne recommences jamais, alors ne va pas en plus faire de la peine à Emily. Ce truc l'anéantira, sinon.

Je savais que Marge disait vrai, et pourtant...

Je souhaitais le pardon d'Emily, parce que je n'étais pas sûr de pouvoir me pardonner sans elle, si bien que je suis allé la voir et j'ai prononcé ces mots qu'encore aujourd'hui j'aimerais pouvoir retirer.

– J'ai un truc à te dire, ai-je commencé, et puis j'ai tout déballé.

Si l'objectif consistait à se faire pardonner, eh bien ça n'a pas marché. Si l'autre but éventuel consistait à essayer de construire une relation à long terme sur un fond d'honnêteté, ça n'a pas marché non plus. Les larmes aux yeux, elle est partie, en colère, en disant qu'elle avait besoin de temps pour réfléchir.

Je l'ai laissée tranquille pendant une semaine, j'ai attendu qu'elle m'appelle, tout en broyant du noir dans mon appartement, mais le téléphone n'a jamais sonné. La semaine suivante, je lui ai laissé deux messages ; en réitérant à chaque fois mes excuses, mais elle ne m'a toujours pas rappelé. Il a fallu attendre encore huit jours pour qu'on déjeune enfin ensemble, mais l'ambiance était tendue et, en sortant du restaurant, elle m'a demandé de ne pas la raccompagner à sa voiture. Quelque chose était brisé entre nous et, huit jours plus tard, elle m'a laissé un message me disant que c'était fini pour de bon. J'ai mis des semaines à m'en remettre.

Au fil du temps, ma culpabilité s'est émoussée – le temps a toujours cet effet. Et j'ai essayé de me consoler à l'idée que mon erreur était un mal pour un bien, au moins pour Emily. Quelques années plus tard, l'ami d'un ami m'a appris qu'elle avait épousé un Australien et, chaque fois que je l'apercevais par hasard, la vie semblait plutôt la combler. Je me disais alors que j'étais content pour elle : Emily, plus que quiconque, méritait une existence merveilleuse, et Marge partageait cet avis. Même après mon mariage avec Vivian, ma sœur me disait parfois : « Cette Emily, elle était drôlement chouette. T'as vraiment tout bousillé, pas vrai ? »

\*

\*\*

Je suis né à Charlotte, Caroline du Nord, et hormis une seule année passée ailleurs, j'ai toujours vécu là. Encore maintenant, je me dis qu'il était quasi impossible que Vivian et moi nous soyons rencontrés ailleurs, ou même que nous nous soyons rencontrés tout court. Après tout, elle était comme moi originaire du Sud et, comme moi, son travail exigeait de longues heures de présence, et elle sortait rarement en soirée. Quelles étaient donc les probabilités pour que je rencontre Vivian à un cocktail en plein Manhattan ?

À l'époque, je travaillais à la succursale new-yorkaise de mon agence située dans Midtown, ce qui doit sembler bien plus prestigieux que ça ne l'était en réalité. Aux yeux de Jesse Peters, quiconque semblait prometteur à l'agence de Charlotte devait passer au moins un peu de temps dans le Nord, ne serait-ce que parce qu'un certain nombre de

nos clients sont des banques et toute banque jouit d'une présence plus marquée à New York. Vous avez sans doute vu certaines des pubs sur lesquelles j'ai travaillées ; j'aime à croire qu'elles sont réfléchies et sérieuses, et traduisent l'essence même de l'intégrité. La première d'entre elles, d'ailleurs, fut conçue quand je vivais dans un petit studio sur la 77<sup>e</sup> Rue Ouest, entre les avenues Columbus et Amsterdam, et m'interrogeais sur le solde de mon compte courant affiché sur l'écran de mon DAB : à savoir juste de quoi m'offrir une formule repas au fast-food du quartier.

En mai 2006, le P-DG d'une des banques qui *adorait ma créativité* organisait un événement caritatif pour le bénéfice du MoMA<sup>1</sup>. L'homme s'intéressait particulièrement à l'art ; ce que j'ignorais ; et, bien qu'il s'agisse d'une réception huppée avec tenue de soirée exigée, je n'avais pas voulu y aller. Mais cette banque faisait partie de nos clients et Peters était un patron du genre « Fais-ce-que-je-dis-sinon-gare-à-toi ». Alors, avais-je vraiment le choix ?

Je ne me souviens quasiment pas de la première demi-heure, hormis le fait que je ne me sentais pas du tout à ma place. Il faut dire que la moitié des personnes présentes auraient pu être mes grands-parents, et presque tout le monde venait d'une différente stratosphère quant à nos niveaux de fortune respectifs. À un moment donné, je me suis retrouvé en train d'écouter deux messieurs aux cheveux gris débattre des mérites du G IV par rapport à ceux du Falcon 2000. J'ai mis un moment à comprendre qu'ils comparaient leurs jets privés.

En me détournant de la conversation, j'ai aperçu son patron de l'autre côté de la salle. Je l'ai reconnu pour l'avoir vu à une émission de fin de soirée, et Vivian allait par la suite m'apprendre qu'il se considérait comme un collectionneur d'art. Elle avait plissé le nez en le disant, comme pour signifier qu'il avait certes de l'argent mais aucun goût, ce qui ne m'a pas surpris. En dépit des invités prestigieux qu'on y recevait, l'humour qui caractérisait ce talk-show ne volait pas bien haut.

Elle se tenait donc près de lui, quoique hors de mon champ de vision ; mais, lorsqu'il s'est avancé pour saluer quelqu'un, je l'ai vue. Avec ses cheveux bruns, sa peau parfaite et des pommettes dont rêvent les top models, elle était à mes yeux la plus belle femme qui me soit jamais apparue.

---

1. Museum of Modern Art (MoMA) : musée d'Art moderne et contemporain de Manhattan.



Au début, j'ai cru qu'elle sortait avec lui, mais plus je les observais, plus j'étais persuadé qu'ils n'étaient pas ensemble, mais que, vraisemblablement elle travaillait pour lui. Elle ne portait pas d'alliance non plus, encore un bon signe... mais, franchement, quelle chance je pouvais avoir ?

Néanmoins, le romantique en moi ne s'est pas laissé abattre et, quand elle s'est rendue au bar pour prendre un cocktail, je l'ai rejointe.

De près, elle se révélait encore plus sublime.

– C'est à vous... ai-je dit.

– Pardon ?

– Que les dessinateurs de Disney ont pensé pour les yeux de leurs princesses ?

Pas terrible, je l'admets. Balourd, pour ne pas dire ringard. Et dans le silence gêné qui a suivi, j'ai compris que je m'étais planté. Mais figurez-vous qu'elle a éclaté de rire.

– J'avoue que c'est une phrase d'approche que je n'avais jamais entendue.

– Ça ne marcherait pas avec n'importe qui. Je m'appelle Russell Green.

Elle paraissait amusée.

– Et moi Vivian Hamilton, a-t-elle dit... et j'ai failli m'étrangler.

Elle s'appelait Vivian.

Comme le personnage incarné par Julia Roberts dans *Pretty Woman*.

\*

\*\*

Comment savoir au juste à quel moment une autre personne vous convient ? À quel genre de signaux se fier ? Au point de la rencontrer et de se dire : *c'est celle avec qui j'ai envie de passer le restant de mes jours*. Par exemple, comment Emily pouvait-elle sembler me convenir, au même titre que Vivian, alors qu'elles étaient aussi différentes que le jour et la nuit ? Que nos relations étaient aussi différentes que le jour et la nuit ?

Je ne sais pas mais, quand je songe à Vivian, je n'ai aucun mal à me souvenir des sensations fortes et grisantes de nos premières soirées en tête à tête. Là où pour Emily et moi, c'était calme et chaleureux, pour Vivian et moi, c'était carrément torride, presque depuis le début, à croire que notre attirance mutuelle était écrite.

Comme j'appartiens au type de gars qui se marie, j'ai commencé à fantasmer sur la direction que notre vie commune allait prendre, en vivant à jamais une relation passionnée.

Après deux ou trois mois, j'étais certain de vouloir épouser Vivian, même si je n'ai pas pipé mot. Vivian a mis plus longtemps avant d'éprouver la même chose à mon égard, mais après six mois de fréquentation, entre elle et moi c'était du sérieux ; on avait tâté le terrain l'un et l'autre sur notre rapport à la religion, l'argent, la politique, la famille, nos quartiers de prédilection, les enfants, et les valeurs auxquelles on tenait. La plupart du temps, on tombait d'accord et, en m'inspirant d'un autre film romantique, je lui ai fait ma demande sur la terrasse panoramique de l'Empire State Building, le jour de la Saint-Valentin, une semaine avant que de devoir repartir pour Charlotte.

Je croyais savoir ce qui m'attendait quand j'ai mis un genou à terre. Mais en y repensant, Vivian savait avec certitude que j'étais non seulement le genre d'homme dont elle avait envie, mais aussi celui dont elle avait besoin. Et, le 17 novembre 2007, nous avons prononcé nos vœux devant nos amis et nos familles.

\*

\* \*

Que s'est-il passé ensuite ? Vous devez vous le demander.

Comme tous les couples mariés, nous avons connu des hauts et des bas, des défis à relever, des occasions à saisir, des réussites et des échecs. Tout bien considéré, j'en suis venu à croire, du moins en théorie, que le mariage est merveilleux.

En pratique, en revanche, je pense que compliqué serait un mot plus adapté. Le mariage, après tout, n'est jamais tel qu'on l'imagine. Une partie de moi – la partie romantique – voyait sans doute l'aventure comme une pub pour ces cartes de vœux avec des roses, des bougies et tout le reste dans un flou artistique, une dimension où l'amour et la confiance mutuelle pouvaient relever tous les défis. La partie plus pragmatique de ma personnalité savait que préserver son couple sur la durée exigeait des efforts des deux côtés. Un engagement et des compromis, de la communication et de la coopération, surtout que la vie a tendance à vous prendre en traître, souvent quand on s'y attend

le moins. Dans l'idéal, le couple surmonte le coup dur sans trop de dégâts ; à d'autres moments, le fait de l'affronter ensemble renforce même la relation.

Mais parfois aussi, ce sale coup nous frappe en pleine poitrine, tout près du cœur, et nous laisse des bleus à l'âme qui semblent ne jamais s'effacer.

## Et puis après ?

*Être le seul à pourvoir aux besoins de la famille n'a pas été facile. En fin de semaine, j'étais souvent épuisé, mais je me souviens d'un vendredi soir bien précis. London allait avoir un an le lendemain et j'avais passé la journée à trimer sur une série de vidéos de ventes pour Spannerman Properties – l'un des plus grands promoteurs immobiliers du Sud-Est – qui faisaient partie d'une action publicitaire majeure. L'agence gagnait une petite fortune pour les efforts qu'elle déployait et les dirigeants de Spannerman se montraient particulièrement exigeants. Des dates limites étaient prévues pour chaque étape du projet – des délais rendus encore plus difficiles par Spannerman en personne, un homme dont le patrimoine atteignait deux milliards de dollars. Il devait approuver chaque décision, et je sentais qu'il avait envie de me compliquer la vie au maximum. Qu'il ne m'apprécie pas, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. C'était le genre de type qui aimait s'entourer de représentantes du beau sexe – la plupart de ses cadres étaient des femmes séduisantes – et tout le monde savait que Spannerman et Jesse Peters s'entendaient à merveille. Moi, en revanche, je détestais à la fois l'homme et sa société. Il avait la réputation de rogner sur les dépenses et de soudoyer les politiciens, surtout en matière de règlements environnementaux ; du reste, les journaux avaient publié plusieurs tribunes libres qui les démolissaient, lui et son entreprise. C'était une des raisons pour lesquelles il avait fait appel en premier lieu à notre agence : il avait sérieusement besoin d'améliorer l'image de sa boîte.*

*Toute l'année ou presque, j'avais passé des heures éprouvantes à bosser sur le dossier Spannerman, ce qui en faisait de loin l'année la plus piteuse de mon existence. J'allais travailler à reculons mais, comme Peters et Spannerman étaient copains, je gardais mes sentiments pour moi. Finalement, le dossier fut transmis*

à un autre cadre de l'agence : Spannerman décida qu'il souhaitait une femme, ce qui ne surprit personne... et j'ai poussé un soupir de soulagement. Si j'avais dû continuer à bosser pour lui, j'aurais sans doute fini par donner ma démission.

Jesse Peters croyait aux primes pour fidéliser les employés motivés et, malgré le sempiternel stress lié au dossier Spannerman, j'ai néanmoins été capable d'optimiser chaque gratification financière. Il le fallait bien. Je ne me sentais pas à l'aise tant que je n'étais pas capable d'épargner et de placer de l'argent sur notre compte d'investissement, mais les primes m'ont aussi permis de maintenir les soldes de nos cartes de crédit à zéro. Plutôt que de diminuer sur l'année écoulée, nos dépenses mensuelles avaient augmenté, bien que Vivian ait promis de réduire « les courses » – comme elle nommait désormais le shopping. Elle semblait incapable d'entrer chez Target ou Walmart sans dépenser au moins deux ou trois cents dollars, même si elle venait simplement chercher de la lessive. Je n'arrivais pas à comprendre ça, je supposais que ça devait remplir une sorte de vide insoupçonné en elle ; et, quand je me sentais vraiment à bout de nerfs, il m'arrivait de lui en vouloir et d'avoir l'impression qu'elle se servait de moi. Pourtant, dès que je tentais d'aborder la question avec elle, ça nous menait le plus souvent à une dispute. Même quand les esprits ne s'échauffaient pas, rien ne semblait pour autant changer vraiment. Elle m'assurait toujours qu'elle achetait uniquement ce dont on avait besoin, ou carrément que j'avais de la chance parce qu'elle avait profité d'une promotion.

Toutefois, ce fameux vendredi soir, ces soucis paraissaient bien loin et, en entrant dans le salon, j'ai vu London dans son parc et elle m'a gratifié de ce sourire qui me faisait toujours craquer. Assise sur le canapé, Vivian, plus belle que jamais, feuilletait un magazine de déco. J'ai embrassé la petite, puis Vivian qui embaumait le talc pour bébé et le parfum.

On a dîné, en discutant de nos journées respectives, puis est venu le moment de préparer London pour la nuit. Vivian y est allée la première, en lui donnant son bain avant de lui enfiler son pyjama. Quant à moi, je lui ai lu une histoire, puis je l'ai bordée, en sachant qu'elle s'endormirait quelques minutes plus tard.

De retour au rez-de-chaussée, je me suis servi un verre de vin, en remarquant que la bouteille était quasi vide : Vivian en était donc probablement à son deuxième verre. Un seul laissait supposer qu'on ferait peut-être des câlins ; un second, que c'était probable et, malgré ma fatigue, j'ai senti que ça me mettait dans de bonnes dispositions.

Vivian feuilletait toujours son magazine quand je me suis installé à ses côtés. Le moment venu, elle l'a tourné vers moi.

– Que penses-tu de cette cuisine ? a-t-elle demandé.

*Celle présentée sur la photo disposait d'éléments crème surmontés de plans de travail en granit marron, la palette de couleurs coordonnée aux détails des placards. Un îlot central trônait au milieu des appareils ménagers dernier cri, un fantasme de banlieue chic.*

*– Magnifique, ai-je admis.*

*– Super, hein ? Tout dans cette cuisine est classe. Et j'adore l'éclairage. Le lustre est à couper le souffle.*

*Je n'avais pas remarqué celui-ci et me suis penché pour y voir de plus près.*

*– Waoub ! C'est bluffant.*

*– L'article précise que rénover sa cuisine ajoute de la valeur à une maison. Si jamais on décide de vendre...*

*– Pourquoi on vendrait ? Je me plais beaucoup ici.*

*– Je ne parle pas de vendre maintenant. Mais on ne va pas vivre ici ad vitam a eternam.*

*Bizarrement, l'idée qu'on n'y resterait pas pour toujours ne m'avait jamais traversé l'esprit. Après tout, mes parents vivaient toujours dans la maison où j'avais grandi, mais ce n'était pas le sujet dont Vivian avait réellement envie de parler.*

*– Tu as sans doute raison pour la valeur ajoutée, ai-je dit, mais je ne suis pas sûr qu'on puisse s'offrir ce genre de rénovation en ce moment.*

*– On a de l'argent sur les comptes épargne, non ?*

*– Oui, mais c'est notre poire pour la soif. Pour les urgences.*

*– OK, a-t-elle dit. (Je percevais la déception dans sa voix.) Je me demandais, c'est tout.*

*Je l'ai observée tandis qu'elle cornait soigneusement le coin de la page, afin de pouvoir retrouver la photo plus tard, et je me suis senti minable. Je détestais la décevoir.*

\*

\*\*

La vie de mère au foyer réussissait à Vivian.

Bien qu'elle ait eu un enfant, ma femme pouvait encore passer pour quelqu'un ayant dix ans de moins ; et même après la naissance de London, il arrivait encore qu'on lui demande une pièce d'identité quand elle commandait un cocktail. Le temps n'avait guère de prise sur elle, mais c'étaient d'autres qualités qui la rendaient exceptionnelle.